

Marcelle Lerouge

Préfacé et édité par
Jean-Yves Le Naour

**JOURNAL
D'UNE ADOLESCENTE
DANS LA GUERRE
1914-1918**

HACHETTE
Littératures

**Marcelle
LEROUGE**

**Une adolescente
dans la Guerre**

Portrait de Marcelle Lerouge, [vers 1914-1918]
(AMBC, 5 BCO 3)

SOMMAIRE

Le parcours de Marcelle Lerouge

Biographie

Le contexte

Le témoignage des documents

Le journal de Marcelle Lerouge

03

04-05

06-07

08-17

LE PARCOURS DE MARCELLE LEROUGE

BIOGRAPHIE

Naissance : le 15 février 1901 à Bois-Colombes

Profession : lycéenne

Adresse à Bois-Colombes : 23, rue Victor-Hugo

Décès : le 6 mars 1974 à Paris 14^e

Marcelle Léonie Émilie Lerouge est la fille unique de Jules Eugène Lerouge, chef de bureau de la compagnie d'assurances Le Secours et de Marguerite Huard. Jules Eugène Lerouge, originaire de la Meuse, habite au 214 bis, rue Victor-Hugo en 1896. Marguerite Huard est née et habite à Paris avant son mariage. Le couple s'installe au 23, rue Victor-Hugo vers 1901 au moment de la naissance de leur fille.

Issue d'une famille bourgeoise, Marcelle Lerouge poursuit ses études après l'obtention de son certificat d'études contrairement à la majorité des enfants de son âge. Elle est élève au lycée Racine¹ durant la guerre 1914-1918.

En juillet 1918, Marcelle Lerouge note dans son journal : *«je suis admise à la première partie du baccalauréat latin-sciences dont je viens de passer l'oral, seule fille avec 22 garçons dans la salle de Centrale du lycée Janson-de-Sailly»*.

Elle se marie à Bois-Colombes le 23 octobre 1919 avec Jacques René François André Claudon, ingénieur des Ponts-et-Chaussées.

Marcelle Lerouge décède le 6 mars 1974 dans le 14^e arrondissement de Paris.

¹ Cet établissement, situé à proximité de la gare Saint-Lazare, est le deuxième lycée de jeunes filles ouvert à Paris en 1886.



La rue Victor-Hugo,
[années 1920] (AMBC, 4 FI 51)

Sources

Fonds des Archives municipales de Bois-Colombes (AMBC)

GUNTHERT André, TOULET Emmanuelle, *Paris 14-18, la guerre au quotidien. Photographies de Charles Lansiaux*, Paris, Paris Bibliothèques, 2013, 240 p.

LEROUGE Marcelle, *Journal d'une adolescente dans la Guerre 1914-1918*, Paris, Hachette littératures, 2004, 495 p.

VILLE DE PARIS, *Fiche pédagogique n°7 : Paris, ville bombardée*, Ville de Paris, s.d., 17 p.

VILLE DE PARIS, *Fiche pédagogique n°8 : Paris et l'économie de guerre*, Ville de Paris, s.d., 13 p.

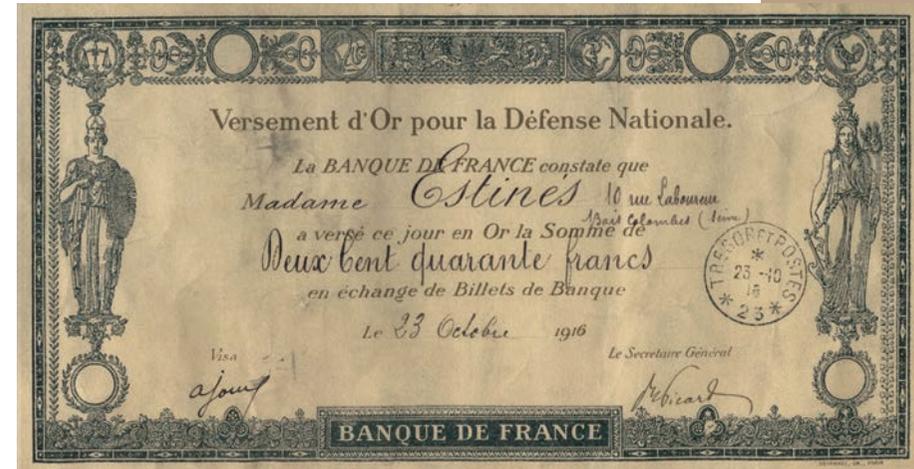
LE PARCOURS DE MARCELLE LEROUGE

LE CONTEXTE

Contrairement à la Guerre de 1870, Paris et sa banlieue sont éloignées du théâtre des opérations militaires du premier conflit mondial. Cependant, la région parisienne et sa population subissent les conséquences de la guerre, ce qui fera dire à Marcelle Lerouge alors en vacances dans l'Eure en juillet 1915 : «*Si nous n'avions pas les journaux ; on ne se douterait pas que l'on est en guerre (...) Quelle différence avec Bois-Colombes où toute la journée, c'est une procession d'aéroplanes au-dessus de nos têtes.*»

En effet, la région parisienne accueille à partir d'août 1914 des réfugiés venant de Belgique, du nord et de l'est de la France, qui fuient les combats. Puis, alors que l'armée allemande s'approche de Paris et ne se trouve qu'à 50 km de la Capitale le 2 septembre 1914, des centaines de milliers de personnes quittent la région (extrait p.09). En mars 1918, 500 000 personnes environ s'exilent de nouveau à la suite de plusieurs bombardements meurtriers qui ont touché la région parisienne. Le quotidien de la population est, au fur et à mesure de l'avancée de la guerre, bouleversé.

La Guerre 1914-1918 est une guerre totale : les entreprises et la population civile deviennent la cible de bombardements allemands. A partir d'août 1914, Paris et sa région sont touchées à plusieurs reprises. Ces bombardements causent de nombreux dégâts et la mort de plus de 500 personnes. «*Distraction pour les Parisiens*» selon Marcelle Lerouge au début du conflit, les bombardements prennent de l'ampleur dès le début de l'année 1915 grâce au perfectionnement des techniques (utilisation de zeppelins, de bombardiers ou de canons à longue portée) et effraient une partie de la population (extrait p.10).



Bordereau de la Banque de France attestant d'un versement d'argent effectué par une Bois-Colombienne pour l'emprunt de la Défense nationale d'octobre 1916 (AMBC, don de Jacques Maignier, 39 NUM 2)

LE PARCOURS DE MARCELLE LEROUGE

La région parisienne souffre aussi de pénuries alimentaires et énergétiques. En effet, les territoires occupés assuraient la moitié de la production nationale de charbon et une part importante de la production agricole. L'absence de main-d'œuvre cause la chute de la production agricole. En outre, l'acheminement des produits est de plus en plus difficile : les moyens de transport sont, depuis le début de la guerre, réquisitionnés par l'armée française.

En octobre 1915, Marcelle Lerouge relate le mécontentement de la population qui se plaint de l'augmentation des prix : *«Le sucre est passé de 15 sous à 26 sous le kilo, [...] le charbon de 5,40 francs à 11 francs.»*

Après l'adoption de «l'heure de guerre»² en juin 1916 pour économiser l'éclairage du soir, les commerces et établissements publics ne peuvent plus s'éclairer au gaz et à l'électricité à partir de novembre 1916. Du reste, l'hiver 1916-1917 particulièrement rigoureux incite l'État français à instaurer des mesures de répartition du charbon utilisé pour le chauffage.

L'année 1917 est aussi marquée par la mise en place du rationnement du sucre et du pain avant de s'étendre à d'autres produits (viande, tabac...). Des cartes générales d'alimentation sont ensuite distribuées à partir de février 1918.

«Du 21 au 27 janvier [1917] [...]

Depuis huit jours nous avons un froid très intense, le thermomètre descend chaque nuit à 10 °C au-dessous de zéro, et le charbon arrive difficilement. Des distributions de petits sacs de 10 kg sont faites dans tout Paris. Le public, en général des femmes, des vieillards ou des enfants, est obligé de faire de longues queues pendant des heures pour arriver parfois au moment où, les stocks étant épuisés, ils doivent retourner chez eux.»

Extrait du *Journal d'une adolescente dans la Guerre 1914-1918* de Marcelle Lerouge, Hachette Littératures, 2004, p. 400)

²L'État français instaure l'heure d'été par une loi en juin 1916, appelée aussi «heure de guerre».

LE PARCOURS DE MARCELLE LEROUGE

LE TÉMOIGNAGE DES DOCUMENTS

Marcelle Lerouge a treize ans lorsque la guerre éclate. Elle commence à écrire son journal lorsque la mobilisation est décrétée le 1^{er} août 1914 et l'arrête le 11 novembre 1918, jour de l'armistice. Elle va pendant quatre ans y relater principalement les événements politiques, militaires et diplomatiques relatifs à la guerre 1914-1918. La jeune fille y raconte peu ce qu'elle vit et ressent durant ce conflit.

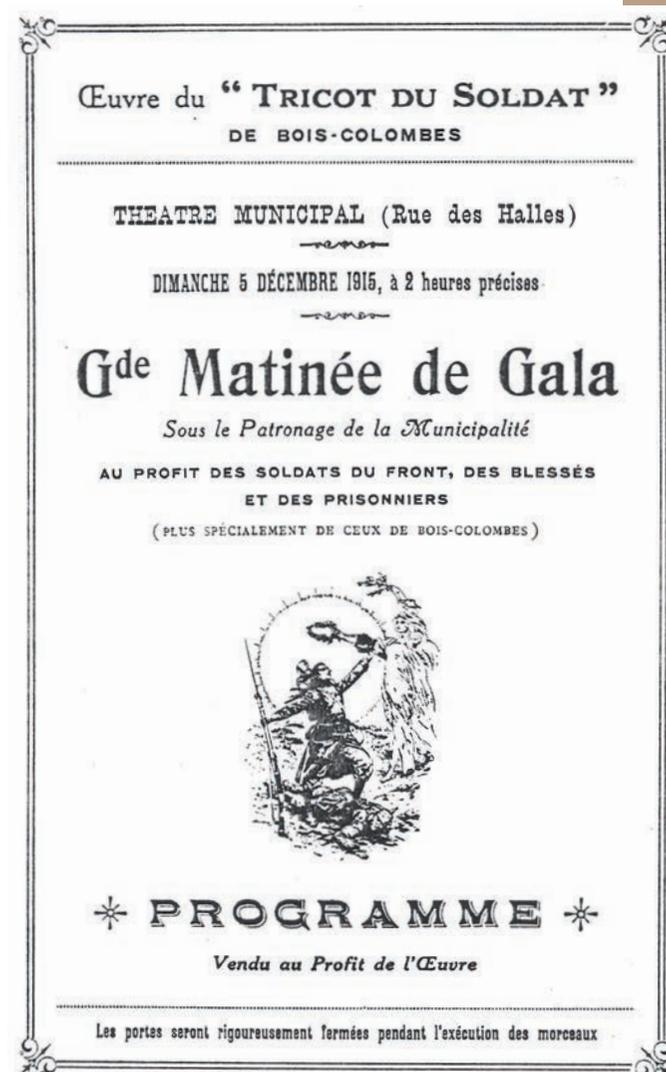
Selon une partie de sa famille, l'adolescente aurait écrit ce journal à la demande de son père, qu'elle appelle affectueusement «petit père» et dont elle est très proche. Elle écrit dans son journal chaque jour, puis chaque semaine à partir du 1^{er} janvier 1916, et enfin deux fois par mois entre 1917 et 1918. Marcelle Lerouge se lasse, en effet, de ce conflit qui n'en finit pas.

Lectrice assidue des titres de presse *Le Temps*, *Le Matin* et parfois du *Petit Journal*³ dans un contexte de «bourrage de crâne» de la population pratiqué par la presse, Marcelle Lerouge reprend les informations sans, la plupart du temps, les critiquer. Elle considère les Allemands comme des «monstres» ou des «barbares», relate la situation soi-disant catastrophique de l'Empire allemand et les supposées maladies de Guillaume II et de son fils. Toutefois, sa haine du peuple allemand, alimentée par la presse, s'atténue le temps de la lecture de lettres de soldats allemands tués sur le front (extrait p.12).

Elle critique aussi les Anglais, qui sont trop peu nombreux sur le front : «L'Allemagne fera la guerre jusqu'à son dernier homme et l'Angleterre jusqu'au dernier soldat français», les pays neutres et le Pape Benoît XV favorable à une paix blanche⁴, alors qu'elle est elle-même une catholique pratiquante.

³ *Le Temps* est un journal de centre-gauche considéré comme sérieux, *Le Matin* est un des quatre grands quotidiens d'avant-guerre de tendance nationaliste et laïque et *Le Petit Journal* est un quotidien parisien républicain et conservateur.

⁴ Une paix blanche est une paix sans vainqueur ni vaincu, c'est-à-dire sans annexion ni indemnité.



Affiche pour une matinée de gala organisée par l'association «Le tricot du soldat» à Bois-Colombes, 1915 (AMBC, 9 DH 5)

LE PARCOURS DE MARCELLE LEROUGE

Marcelle Lerouge est confiante en la victoire finale de la France et des Alliés (extraits p.13 et 17) malgré les défaites qu'elle transforme en choix tactique ou en victoire.

Patriote, elle affiche son engagement pour son pays dans sa vie quotidienne : elle participe à des matinées patriotiques (extrait p.11) et aux opérations de bienfaisance, elle donne ses économies à l'occasion de la souscription aux emprunts nationaux de juillet 1915 et d'octobre 1916, elle est marraine de guerre à partir de février 1917, et tricote des bretelles et des sacs à terre⁵. La jeune bois-colombienne accompagne son père à des événements nationaux exacerbant son patriotisme : elle défile, ainsi, devant le cercueil du Général Gallieni⁶ et assiste au défilé du cortège funéraire le 1^{er} juin 1916 (extrait p.16). Elle est présente également au défilé du 14 juillet en 1916 et 1917.

Pendant tout le conflit, Marcelle Lerouge est confrontée à la dure réalité de la guerre. Après le décès en octobre 1914 de son cousin germain Eugène, dont les détails de la mort ne lui sont pas épargnés, ses deux oncles maternels, partis sur le front, se blessent successivement en juin 1915.

Entre 1915 et 1917, Marcelle Lerouge part quatre fois en vacances avec son père chez sa grand-mère paternelle à Ancerville (Meuse), village situé à quelques dizaines de kilomètres du front qui sert de cantonnement aux troupes françaises (extraits p.14 et 15). La jeune fille évoque aussi dans son journal la liste des morts affichés sur la porte de l'église Notre-Dame de Bon-Secours, les messes en hommage aux soldats morts, ou encore les deuils vécus par certains de ses proches. Son père partage avec elle des témoignages de soldats qu'elle reprend dans son journal avec une certaine maturité.

⁵ Ces sacs étaient utilisés pour renforcer les tranchées.

⁶ Gouverneur militaire de Paris d'août 1914 à octobre 1915, le Général Gallieni devient ensuite ministre de la Guerre jusqu'à son décès en mai 1916.



Médaille décernée à la Ville à l'occasion de la Journée des Orphelins, juin 1916 (AMBC)

LE JOURNAL DE MARCELLE LEROUGE

LE JOURNAL DE MARCELLE LEROUGE

1^{ER} ET 4 SEPTEMBRE 1914 – L'EXODE DE SEPTEMBRE 1914

« **Mardi 1^{er} septembre [1914] [...]**

Les Allemands ont avancé. [...] Beaucoup de personnes de Bois-Colombes font leurs malles, et nous comme les autres, pour rentrer à Paris. Un employé de la gare nous dit que l'on craint de se voir couper la communication par chemin de fer avec Paris, ce qui obligerait à partir sans rien pouvoir emporter. De sorte que le soir même, je quitte Bois-Colombes avec grand-mère Lerouge et trois malles pour aller à Paris chez grand-mère Huard. Papa et maman ne viendront que demain ou après.

[...]

Vendredi 4 septembre [1914] [...]

On distribue des billets à guichet ouvert pour la ligne de Cherbourg, [petit père et maman] décident de partir. Le train est à 2 heures, de sorte qu'il faut se préparer très rapidement. Nous sommes cinq, grand-mère, papa, maman, Clémence et moi. Nous avons chacun deux sacs car on n'enregistre pas de malles. [...] Sur tout le parcours, on a ajouté de nombreux wagons, même des wagons de marchandises. [...]

Mais quel voyage ! Nous avons certainement gagné le record de la lenteur. Après quarante-deux heures, nous sommes arrivés seulement à Caen, rompus, fourbus par deux nuits sans sommeil. »

Extrait du *Journal d'une adolescente dans la Guerre 1914-1918* de Marcelle Lerouge, Hachette Littératures, 2004, p.62-65.

LE JOURNAL DE MARCELLE LEROUGE

21 MARS 1915 — LES PREMIÈRES ALERTES ANTI-AÉRIENNES

« **Dimanche 21 mars [1915] [...]**

A 2 heures, papa réveillé par une canonnade formidable aperçoit de tous côtés les rayons des projecteurs⁷ dirigés vers le ciel : pas de doute, ce sont les zeppelins dont on nous menace depuis si longtemps. Tout le monde sauf petit père descend à la cave, où nous achevons de nous habiller. Grand-mère seule a une peur terrible et se croit perdue. Au bout de quelques minutes papa vient nous chercher, le canon paraît cesser et nous nous recouchons. A peine au lit, le vacarme recommence, papa et maman ont pu voir un zeppelin englobé dans le rayon d'un projecteur, et se dirigeant vers Bois-Colombes, venant de la région de La Garenne.

Nous redescendons à la cave en maugréant, papa remonte pour observer le zeppelin, qui passe juste au-dessus de notre maison vers 2h ½. Il a entendu siffler les obus qui poursuivaient le ballon.

[...] Nous ne recevons pas de bombes, le danger est passé et nous nous recouchons tranquillement pour nous rendormir aussitôt, à l'exception de grand-mère qui n'est toujours pas rassurée. »

Extrait du *Journal d'une adolescente dans la Guerre 1914-1918* de Marcelle Lerouge, Hachette Littératures, 2004, p.164-165.

⁷ Les projecteurs sont une des mesures de défense anti-aérienne mises en place pour rechercher les zeppelins dans le ciel.

LE JOURNAL DE MARCELLE LEROUGE

4 AVRIL [1915] - MATINÉE PATRIOTIQUE À LA SORBONNE

« Dimanche 4 avril [1915] [...] »

Nous sommes allés à la Sorbonne à l'une de ces matinées nationales où nous faisons connaissance avec des célébrités littéraires, scientifiques et artistiques.

Cette fois, nous entendons une allocution de M. Camille Flammarion, le grand astronome, et M. Mounet-Sully⁸ nous déclame des vers. L'orchestre du Conservatoire est dirigé par plusieurs chefs d'orchestre, entre autres Camille Erlanger dirigeant l'une de ses œuvres. Camille Flammarion fait intervenir l'astronomie dans son allocution, il nous montre la Terre placée entre Mars et Vénus. Elle est en ce moment dominée par Mars, emblème de la guerre, dans cette guerre affreuse où nous ont poussé les barbares, les Teutons⁹ à la tête de notre pauvre terre, cependant bien peu de chose dans l'immensité du monde. M. Flammarion a été vigoureusement acclamé. Mounet-Sully déclame un sermon de Bossuet sur l'Impénitence finale, puis une belle poésie de M. Auguste Dorchain sur les cloches de Pâques, les cloches qui ne sonnent pas parce qu'elles ont été détruites par les barbares mais qui sonneront leur résurrection après notre victoire prochaine.

Mlle Marcelle Chenal, accompagnée par l'orchestre dirigé par Erlanger, chante trois belles poésies russes traduites en vers par Catulle Mendès. Ce sont *Le tsar des cieux*, *Les seuls pleurs* et *Le lever de soleil* (chanson de guerre cosaque). Toutes trois sont fort bien interprétées par cette artiste que l'on oblige à chanter *La Marseillaise*. »

Extrait du *Journal d'une adolescente dans la Guerre 1914-1918* de Marcelle Lerouge, Hachette Littératures, 2004, p.173-174

⁸ Acteur français, sociétaire de la Comédie française.

⁹ Le terme « Teutons » désigne, de manière péjorative, le peuple allemand.

LE JOURNAL DE MARCELLE LEROUGE

2 JUIN [1915] - LETTRES DE SOLDATS ALLEMANDS

« Mercredi 2 juin [1915] [...] »

Père nous a montré hier soir une collection de lettres et de papiers provenant de deux soldats allemands tués au Bois-le-Prêtre¹⁰ par un soldat qu'il connaît. On y trouve des cartes de frères, sœurs, parents, comme celles que nous adressons à nos chers soldats en leur envoyant des paquets et des provisions. Ces cartes ne renferment aucune injure à notre égard et ne parlent pas de victoire, mais de paix, que l'on attend avec impatience¹¹.

Quelle triste chose que la guerre, et penser que souvent nos lettres à nos soldats vont en Allemagne comme celles des leurs nous sont apportées.

La pauvre mère de l'un de ces soldats lui envoyait le 20 mai un paquet de 7 livres renfermant saucisses, viande, eau-de-vie (schnaps), et ne se doutait pas que son fils serait tué le 30. Toutes ces lettres sont souillées par la boue dans laquelle s'égorgeaient les combattants.

Avec ces lettres, ces images religieuses, prières, litanies...

Une autre lettre est d'une fiancée qui voudrait bien voir comment s'organise celui dont elle attendra vainement le retour.

Le malheureux à qui sa mère envoyait un paquet de 7 livres était un Lorrain de Sarrelouis, un de ceux pour qui nous nous battons, et qui doit combattre nos soldats.

Un autre soldat n'avait pas encore envoyé la lettre destinée à sa mère, et où il lui disait qu'il avait un rhume dont il comptait guérir dans deux ou trois jours. La pauvre mère ne saura pas qu'il était enrhumé au moment de mourir. »

Extrait du *Journal d'une adolescente dans la Guerre 1914-1918* de Marcelle Lerouge, Hachette Littératures, 2004, p. 210-211

¹⁰ Les combats du Bois-le-Prêtre se sont déroulés de septembre 1914 à juillet 1915 dans un massif forestier situé sur la commune de Montauville à quelques kilomètres à l'ouest de Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle).

¹¹ Marcelle Lerouge maîtrise la langue allemande.

LE JOURNAL DE MARCELLE LEROUGE

1^{ER} AOÛT [1915] - UN AN APRÈS LA MOBILISATION

« **Dimanche 1^{er} août [1915]**

Il y a un an, à 5 heures du soir, la France était en grand émoi. Les espérances de paix qu'on avait conservées jusqu'au dernier moment étaient définitivement tombées, les affiches de mobilisation générale étaient apposées sur les murs. Partout des groupes en prenaient connaissance et partout les hommes affairés se hâtaient vers leur domicile pour le lendemain 2 août, premier jour de mobilisation, avoir toutes leurs affaires prêtes pour le départ ; il y en avait même qui partaient le jour même.

Qui donc, à ce moment, aurait pu supposer que son anniversaire nous verrait encore en guerre : on était bien convaincu que la lutte serait courte, en raison des armements modernes. On avait compté sans la fourberie teutonne et sans sa force, résultat de quarante-quatre années de préparation¹².

Guillaume¹³ non plus ne comptait pas sur une longue guerre et, par une marche foudroyante rendue possible par la violation de la neutralité de la Belgique, il pensait écraser immédiatement la France et prendre Paris.

Son vieux Dieu cette fois a fait la sourde oreille, et notre Joffre¹⁴ a brisé l'élan d'Attila sur la Marne, refoulant la horde au-delà de l'Aisne, mais sans pouvoir faire plus pour le moment en raison de notre manque de munitions. Les Huns¹⁵ sont encore incrustés en Belgique et dans le nord de la France ; mais nous les en sortirons, quelle que soit la durée que doit avoir la guerre. »

Extrait du *Journal d'une adolescente dans la Guerre 1914-1918* de Marcelle Lerouge, Hachette Littératures, 2004, p. 244

¹² Marcelle Lerouge fait référence à la Guerre de 1870.

¹³ Il s'agit de Guillaume II, empereur d'Allemagne.

¹⁴ Le général Joffre est l'artisan de la victoire des Alliés lors de la bataille de la Marne en septembre 1914.

¹⁵ Pendant la Guerre 1914-1918 et de manière péjorative, le terme de « huns » est utilisé pour désigner le peuple allemand.

LE JOURNAL DE MARCELLE LEROUGE

19 AU 23 SEPTEMBRE [1915] - DES VACANCES À ANCERVILLE

« **Dimanche 19 septembre [1915]**

Nous partons à 8 heures à la gare de l'Est [...].

Nous sommes arrêtés à Épernay par des mouvements de troupes, depuis quelques jours on parle d'une offensive et de 800 000 hommes entre Reims et l'Argonne. Nous côtoyons un train transportant le 92^e de ligne avec tous ses bagages : il vient d'Arras.

A Port-à-Binson, nous voyons une rue dont les maisons ont été démolies au moment de la victoire de la Marne.

A Vitry-le-François, plusieurs trains sanitaires avec le personnel attendent pour être envoyés sur le front. Plus loin, nous voyons des tombes de soldats surmontées de croix en bois. A Saint-Dizier s'embarquent un certain nombre de blessés.

Grand-mère est bien contente de nous voir arriver, surtout que nous ne l'avions pas prévenue.

Un quartier général est installé dans le village. [...]

Ici on entend le canon de l'Argonne. Les coups résonnent comme un bourdon. Ce doivent être de grosses pièces.

Lundi 20 septembre [1915] [...]

Grand-mère loge un capitaine, M. B..., qui est des Ardennes et propriétaire d'une partie du fameux bois de la Gruerie. C'est un homme aimable, distingué : il évite les conversations pour ne pas avoir à répondre à des questions indiscretes.

Les habitants sont tous ahuris depuis quinze jours par les mouvements d'autos, de camions et par la poussière. [...]

Les gendarmes de l'état-major vous arrêtent à chaque pas. Une dame de Pont-à-Mousson, venue pour voir son enfant et n'ayant pas fait mentionner le nom du village sur son sauf-conduit, a dû retourner pour se mettre en règle. Il faut un sauf-conduit¹⁶ pour aller à la ville voisine, Saint-Dizier. [...]

Mardi 21 septembre [1915] [...]

Nous allons pêcher sur la Marne. Sur le parcours, nous entendons à droite et à gauche des exercices de tir au fusil, à la mitrailleuse, et des explosions de grenades. Des sentinelles sont placées pour éloigner les civils. [...]

.../...

¹⁶ Document établi par une autorité civile ou militaire, permettant de circuler librement ou de séjourner dans un endroit sans être inquiété ou, en particulier, de traverser une zone sous contrôle militaire en temps de guerre.

LE JOURNAL DE MARCELLE LEROUGE

19 AU 23 SEPTEMBRE [1915] - DES VACANCES À ANCERVILLE

Jeudi 23 septembre [1915] [...]

Nous sommes allés visiter les ruines de la malheureuse petite ville de Revigny, incendiée et bombardée il y a un an, lors de la bataille de la Marne. Il nous a fallu naturellement un sauf-conduit bien en règle car la gendarmerie est très sévère à la gare.

En entrant dans la ville, on trouve une place entourée d'hôtels aussi animés qu'en temps ordinaire, une longue avenue bordée d'un côté par des maisons habitées et de l'autre par des promenades où déambulent quelques soldats. Tout à coup, nous voilà en présence des ruines de maisons noircies par l'incendie, ferrailles de toutes sortes, lits, bicyclettes, machines à coudre, fourneaux... Sur les murs encore debout on peut lire *boulangerie, coiffeur, relieur...* L'hôtel de ville n'a plus que ses murs, que l'on s'étonne de voir encore debout.

Le clocher de l'église s'est effondré avec ses cloches, dont les battants gisent sur le sol [...].

Au milieu de toutes ces ruines, le bureau des postes, on ne sait par quel prodige, est demeuré intact. Nous sommes à peu près seuls dans ces ruines. La vie a continué dans ce qui reste de cette jolie cité, et dans le bureau de poste, on entend un piano. »

Extrait du *Journal d'une adolescente dans la Guerre 1914-1918* de Marcelle Lerouge, Hachette Littératures, 2004, p. 270-273

LE JOURNAL DE MARCELLE LEROUGE

Du 28 au 3 juin [1916] - LA MORT DU GÉNÉRAL GALLIENI

« Du 28 mai au 3 juin [1916]

Le principal événement de la semaine est la mort du général Gallieni, à qui les Parisiens ont fait des obsèques qui resteront gravées dans la mémoire de ceux qui ont pu y assister. Mardi, père m'avait déjà conduite aux Invalides, où nous avons défilé devant le cercueil du général, près duquel veillaient quatre officiers sabre au clair¹⁷. Quatre poilus coiffés du casque se tenaient sur les marches du péristyle. On avait conservé dans la cour d'honneur l'encadrement formé par les canons, crapouillots¹⁸ et mitrailleuses pris aux Boches à la bataille de la Marne. Jeudi, nous avons assisté au défilé du cortège boulevard Saint-Germain sous la statue de Chappe, le premier télégraphiste, où nous étions parvenus avec difficulté tellement la foule était grande. Il nous avait été impossible de franchir le pont de la Concorde et nous avons remonté la Seine jusqu'au pont Royal. En place à 2 heures, nous avons attendu jusqu'à 3 h 1/2, le défilé a duré une heure. C'était vraiment magnifique et imposant, par la présence des troupes amenées exprès du front, troupes ayant figuré à la bataille de l'Ourcq¹⁹ en septembre 1914 : les tirailleurs algériens et noirs avaient une superbe tenue, mais quelle gravité sur les visages de tous !

Le président de la République, tous les ministres, vieux et jeunes, les sénateurs, les députés, conseillers municipaux, une foule énorme de généraux, une quantité de délégations, des couronnes en masse, tout contribuait à faire de ce défilé un spectacle inoubliable.

Les Parisiens ont montré qu'ils n'ont pas oublié celui qui, en septembre 1914, a contribué à sauver Paris des barbares et a soutenu par son énergie le moral de la population. »

Extrait du *Journal d'une adolescente dans la Guerre 1914-1918* de Marcelle Lerouge, Hachette Littératures, 2004, p. 353

¹⁷ Cette expression signifie que le sabre est hors de son fourreau.

¹⁸ Petit mortier de tranchée utilisé pour envoyer des projectiles pendant la Première Guerre mondiale.

¹⁹ La bataille de l'Ourcq (du 5 au 10 septembre 1914) est un épisode de la bataille de la Marne qui met aux prises les armées française, anglaise et allemande.

LE JOURNAL DE MARCELLE LEROUGE

11 NOVEMBRE 1918 - L'ARMISTICE

« Armistice. 11 novembre 1918.
1 561^e jour de guerre.

L'armistice est signé à 5 heures du matin, et à 11 heures le feu cesse sur toute la ligne. C'est fini, la guerre est gagnée. Le canon, les sirènes des usines, les cloches nous l'annoncent à 11 heures précises.

A 4 heures, séances historiques à la Chambre et au Sénat, triomphe de Clemenceau et du maréchal Foch ; séances mémorables à mettre en parallèle avec celle du 4 août 1914, où se constitua l'Union sacrée pour la défense de Paris.

En même temps, nous apprenons l'abdication et la fuite de Guillaume. [...]

Les deux journées des 11 et 12 novembre seront inoubliables pour ceux qui ont assisté à l'enthousiasme de la population parisienne. Aucune manifestation n'a jamais présenté un tel élan. Chacun éprouvait le besoin de circuler dans la rue, de communiquer sa joie à tous.

Sur la place de l'Opéra et partout, des rondes d'officiers, de soldats, de civils, de femmes et d'enfants ; des farandoles, des monômes²⁰ se frayent un passage dans la foule ; des canons de la place de la Concorde sont emmenés sur les boulevards ; la foule massée sur les marches de l'Opéra chante *La Marseillaise* dans un chœur formidable.

Le soir, la chanteuse Chenal et Noté lancent *La Marseillaise* et *La Brabançonne*²¹ du péristyle de l'Opéra. Sous les nombreux drapeaux flottant à ses fenêtres, la France avait besoin de crier sa joie après quatre années d'un silence si digne.

Maintenant, tout est redevenu calme, le silence a repris. [...]

La lumière nous est enfin rendue le soir, nous n'entendrons plus parler de *gothas*²² que peut-être pour en prendre livraison suivant les clauses du traité d'armistice. [...]

Si nous entendons le canon, c'est celui qui annonce la manifestation à la statue de Strasbourg ou l'entrée des chefs d'État dans Paris ! Si nous entendons les sirènes, ce ne sont plus les *gothas* qu'elles nous annoncent, mais l'entrée paisible des ouvriers à l'atelier ! Le beau clair de lune ne nous cause plus aucune inquiétude.

Avec Henri Lavedan²³ dans *L'Illustration*, je terminerai le grand journal qui nous a fait vivre pendant quatre années au milieu des événements les plus tristes, et souvent aussi les plus réconfortants :

« Partout où nous jetons les yeux, nous ne voyons que des entrées magnifiques s'opérant ou se préparant. Entrée dans les villes reconquises, Strasbourg, Metz, Colmar, Mulhouse..., entrée du roi Albert et de la reine à Bruxelles, du roi d'Italie à Trente, du prince Alexandre et du roi Pierre en Serbie ; entrée chez nous, à Paris, des mêmes grands personnages, roi d'Angleterre, roi et reine des Belges, président Wilson, roi d'Italie, en attendant la grande, la grande, la triomphale entrée... celle que l'imagination la plus riche est elle-même impuissante à rêver. »

Extrait du *Journal d'une adolescente dans la Guerre 1914-1918* de Marcelle Lerouge, Hachette Littératures, 2004, p. 490-491

²⁰ Cortège en file indienne (les mains généralement sur les épaules de la personne qui précède).

²¹ Il s'agit de l'hymne national de la Belgique.

²² Avion bombardier utilisé par les Allemands

²³ Journaliste et auteur dramatique français.